

chez Oswald. Il résolut de s'éloigner de celle qu'il aimait et de chercher sous d'autres cieux, s'il était possible, un soulagement à ses souffrances. Il lui écrivit donc une lettre, où après lui avoir peint l'état déchirant de son âme, il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise. Corrine, qui peu de tems auparavant l'avait supplié de faire cet effort sur lui-même, s'effraya de cette séparation, lorsqu'elle devenait aussi proche. Elle concevait bien que le séjour d'Oswald si près d'elle devenait de plus en plus dangereux pour son repos et peut être pour son bonheur futur; mais voyant arriver ainsi le moment de s'isoler, la faible, la timide Corrine ne put supporter l'idée de se séparer de son ami sans lui témoigner ses regrets, sans lui faire de tristes adieux, sans échanger avec lui les sermens d'une constance éternelle. Corrine traça d'une main tremblante un billet, où elle donnait à son ami un rendez-vous pour le milieu de la nuit suivante, tems qu'Oswald avait lui-même fixé pour son départ.

Oswald reçut cette nouvelle avec une joie indicible; son impatience le fit avancer l'heure arrêtée, aussi se trouva-t-il depuis long-tems près du mur du jardin où il avait fait le premier aveu de son amour, lorsqu'il aperçut sa bien-aimée Corrine qui se glissait comme une blanche ombre au travers des hautes de verdure. Elle fut bientôt auprès de lui et dans ses bras avant que l'émotion d'une pareille scène eût pu leur permettre de se parler.

Dire ce qu'Oswald éprouva de bonheur ineffable dans ces momens où l'âme de Corrine toute entière s'unissait à la sienne serait impossible, non plume ne l'entreprendra pas.

Déjà l'aurore commençait à éclairer de ses premiers feux, précurseurs du jour, la cime des hauteurs environnantes, qu'Oswald et Corrine ne s'étaient point encore séparés. Ils avaient cru pouvoir tout se dire et le jour croissait déjà qu'ils n'avaient point encore songé au terrible moment. Les assurances mutuelles d'affection, les recommandations de fidélité, les sermens d'amour éternel qu'ils se répétaient mille fois leur paraissaient toujours nouveaux et toujours insensibles. Enfin il fallut songer à se quitter. C'est alors qu'ils comprirent combien d'adieux sont réservés ici-bas aux cœurs sensible. C'est alors seulement qu'ils virent combien ils s'aimaient. Si Oswald n'avait point juré aux pieds de Corrine de ne plus lui parler de fuite il eût sans doute alors renouvelé ses instances, la trop aimante jeune fille eût-elle résisté? les amans passionnés et malheureux eux seuls pourront le dire.

Les deux amans s'étaient déjà quittés cent fois et cent fois ils retournaient l'un vers l'autre, lorsqu'un bruit s'étant fait entendre vers la maison, Corrine s'échappa des bras de son ami et s'élança légère comme un sylphe vers un petit sentier qui conduisait à son appartement—au moment de rentrer elle lui jeta un dernier baiser en signe d'adieu et disparut. Oswald demeura long-tems encore plongé dans cette douleur profonde et méditative, qui succède à une aussi cruelle séparation. Il arrosa long-tems encore de ses larmes la terre que son amie avait foulée. Enfin l'approche des travailleurs matinaux le força de s'éloigner. Il partit et alla porter loin de celle qu'un monde égoïste lui enlevait et à laquelle il eût consacré tout ce que la nature lui avait donné d'énergie et d'affection, son amour pur et ses chagrins.

Si ces lignes imparfaites tombent sous les yeux de l'aimable Corrine puissent-elles lui rappeler les souffrances de son malheureux Oswald, lui dire qu'il l'aime encore et que, quelque long que puisse être son exil, le souvenir du bonheur qu'il goûta près d'elle l'aide seul à le supporter.